

OBJET D'ÉTUDE : La poésie du XIXe siècle au XXe siècle

SÉQUENCE N° 1 : Des figures du poète selon Baudelaire : l'albatros ou le chiffonnier

Parcours : Alchimie poétique : la boue et l'or

Problématique : En quoi l'expression poétique relève-t-elle d'une alchimie ?

CORPUS DES TEXTES

Les 4 poèmes sélectionnés pour la lecture linéaire extraits de l'œuvre intégrale

Les Fleurs du Mal, Edition originale de 1857,

Charles BAUDELAIRE (1821-1867)

Extrait 1. « Au lecteur » (V.1 à 24)

La sottise, l'erreur, le péché, la lésine¹,
Occupent nos esprits et travaillent nos corps,
Et nous alimentons nos aimables remords,
Comme les mendiants nourrissent leur vermine.

5 Nos péchés sont têtus, nos repentirs sont lâches ;
Nous nous faisons payer grassement nos aveux,
Et nous rentrons gaîment dans le chemin bourbeux,
Croyant par de vils pleurs laver toutes nos taches.

Sur l'oreiller du mal c'est Satan Trismégiste²

10 Qui berce longuement notre esprit enchanté,
Et le riche métal de notre volonté
Est tout vaporisé par ce savant chimiste.

C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent !
Aux objets répugnants nous trouvons des appas³ ;

15 Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,
Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent.

Ainsi qu'un débauché pauvre qui baise et mange

Le sein martyrisé d'une antique catin⁴,

Nous volons au passage un plaisir clandestin

20 Que nous pressons bien fort comme une vieille orange.

Dans nos cerveaux malsains, comme un million d'helminthes⁵,

Grouille, chante et ripaille⁶ un peuple de Démons,

Et, quand nous respirons, la Mort dans nos poumons

S'engouffre, comme un fleuve, avec de sourdes plaintes.

Extrait 2. « Au lecteur » (2è partie v.25 à la fin)

Si le viol, le poison, le poignard, l'incendie
N'ont pas encore brodé de leurs plaisants dessins
Le canevas banal de nos piteux destins,

5 C'est que notre âme, hélas ! n'est pas assez hardie.

Mais parmi les chacals, les panthères, les lyces⁷,

Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents,

Les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampants,

Dans la ménagerie infâme de nos vices

10 Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde !

Quoi qu'il ne fasse ni grands gestes ni grands cris,
Il ferait volontiers de la terre un débris
Et dans un bâillement avalerait le monde ;

15 C'est Ennui ! – l'œil chargé d'un pleur involontaire,
Il rêve d'échafauds en fumant son houka⁸.
Tu le connais, lecteur, ce montre délicat,
- Hypocrite lecteur, - mon semblable, - mon frère !

1. Lésine : avarice mesquine, mot rare au XIXe siècle. 2. Trismégiste : *trois fois grand*, en grec. Epithète qui s'applique normalement au dieu Hermès, fondateur des sciences occultes (comme l'alchimie). 3. Appas : attrait, charmes, notamment féminins (orthographe moderne : appâts). 4. Catin : prostituée. 5. Helminthes : vers intestinaux parasites de l'homme. 6. Ripaille : *ripailler* signifie manger et boire en abondance. 7. Lyces : ce latinisme désigne la femelle du loup (*lysisca* : louve). Au sens figuré, le mot désigne les femmes lascives. 8. Houka : pipe orientale, semblable au narghileh.

Extrait 3. « La Beauté », XVII, « Spleen et Idéal »

Je suis belle, ô mortels, comme un rêve de pierre,
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,
Est fait pour inspirer au poète un amour
Eternel et muet ainsi que la matière.

5 Je trône dans l'azur comme un sphinx¹ incompris ;
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes ;
Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

10 Les poètes devant mes grandes attitudes,
Qu'on dirait que j'emprunte aux plus fiers monuments,
Consumeront leurs jours en d'austères études ;

Car j'ai pour fasciner ces dociles amants
De purs miroirs qui font les étoiles pus belles :
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !

1. Sphinx : monstre mythologique énigmatique, mystérieux et cruel, mi-femme mi-lion.

Extrait 4. « Spleen », LX, « Spleen et Idéal »

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.

Un gros meuble à tiroirs encombrés de bilans,
De vers, de billets doux, de procès, de romances¹,
Avec de lourds cheveux roulés dans des quittances,

5 Cache moins de secrets que mon triste cerveau.
C'est une pyramide, un immense caveau,
Qui contient plus de morts que la fosse commune.
- Je suis un cimetière abhorré² de la lune,

10 Où comme des remords se traînent de longs vers
Qui s'acharnent toujours sur mes morts les plus chers.
Je suis un vieux boudoir³ plein de roses fanées,
Où gît tout un fouillis de modes surannées⁴,

Où les pastels⁵ plaintifs et les pâles Boucher⁶
Hument le vieux parfum d'un flacon débouché.

15 Rien n'égale en longueur les boiteuses journées,
Quand sous les lourds flocons des neigeuses années
L'ennui, fruit de la morne⁷ incuriosité,
Prend les proportions de l'immortalité.

- Désormais tu n'es plus, ô matière vivante !

20 Qu'un granit entouré d'une vague épouvante,
Assoupi dans le fond d'un Sahara brumeux ;
- Un vieux sphinx ignoré du monde insoucieux,
Oublié sur la carte, et dont l'humeur farouche
Ne chante qu'aux rayons du soleil qui se couche.

1. Romances : chansons sentimentales. 2. Abhorré : détesté. 3. Boudoir : petit salon intime, voisinant la chambre. 4. Surannées : démodées. 5. Pastels : tableaux dessinés au pastel. 6. Boucher : tableaux peints par Boucher, peintre français du XVIIIe siècle (1703-1770) → métonymie. 7. Morne : triste, terne.

Groupements de textes complémentaires (I) dont 2 textes sélectionnés pour la lecture linéaire (Laforgue/ Senghor)

Des poèmes :

Extrait 4. Jules LAFORGUE (1860-1887), « Complainte d'un autre dimanche », *Les Complaintes*, 1885

C'était un très-au vent d'octobre paysage,
Que découpe, aujourd'hui dimanche, la fenêtre,
Avec sa jalousie en travers, hors d'usage,
Où sèche, depuis quand ! une paire de guêtres

5 Tachant de deux mals blancs ce glabre paysage.

Un couchant mal bâti suppurant du livide ;
Le coin d'une buanderie aux tuiles sales ;
En plein, le Val-de-Grâce, comme un qui préside ;
Cinq arbres en proie à de mesquines rafales

10 Qui marbrent ce ciel crû de bandages livides.

Puis les squelettes de glycines aux ficelles,
En proie à des rafales encor plus mesquines !
O lendemains de noce ! Ô bribes de dentelles !
Montrent-elles assez la corde, ces glycines

15 Recroquevillant leur agonie aux ficelles !

Ah ! qu'est-ce que je fais ici, dans cette chambre !
Des vers. Et puis, après ? Ô sordide limace !
Quoi ! La vie est unique, et toi, sous ce scaphandre,
Tu te racontes sans fin, et tu te ressasses !

20 Seras-tu donc toujours un qui garde la chambre ?

Ce fut un bien au vent d'octobre paysage...

Extrait 5. Leopold SEDAR SENGHOR (1906-2001), « A New York, I » (extrait) *Ethiopiennes*, 1956

(pour un orchestre de jazz : solo de trompette)

- I -

New York ! D'abord j'ai été confondu par ta beauté, ces grandes filles d'or aux jambes longues.
Si timide d'abord devant tes yeux de métal bleu, ton sourire de givre
Si timide. Et l'angoisse au fond des rues à gratte-ciel
Levant des yeux de chouette parmi l'éclipse du soleil.

5 Sulfureuse ta lumière et les fûts livides, dont les têtes foudroient le ciel
Les gratte-ciel qui défient les cyclones sur leurs muscles d'acier et leur peau patinée de pierres.
Mais quinze jours sur les trottoirs chauves de Manhattan

- C'est au bout de la troisième semaine que vous saisit la fièvre en un bond de jaguar
Quinze jours sans un puits ni pâturage, tous les oiseaux de l'air

10 Tombant soudain et morts sous les hautes cendres des terrasses.

Pas un rire d'enfant en fleur, sa main dans ma main fraîche

Pas un sein maternel, des jambes de nylon. Des jambes et des seins sans sueur ni odeur.

Pas un mot tendre en l'absence de lèvres, rien que des cœurs artificiels payés en monnaie forte

Et pas un livre où lire la sagesse. La palette du peintre fleurit des cristaux de corail.

15 Nuits d'insomnie ô nuits de Manhattan ! si agitées de feux follets, tandis que les klaxons hurlent des heures
vides

Et que les eaux obscures charrient des amours hygiéniques, tels des fleuves en crue des cadavres
d'enfants.

Groupements de textes complémentaires (II)

• Francis PONGE (1899-1988), « L'Ode inachevée à la boue » (extrait), *Pièces*, 1962

La boue plaît aux cœurs nobles parce que constamment méprisée.

Notre esprit la honnit, nos pieds et nos roues l'écrasent. Elle rend la marche difficile et elle salit : voilà ce qu'on ne lui pardonne pas.

C'est de la boue ! dit-on des gens qu'on abomine, ou d'injures basses et intéressées. Sans souci de la honte qu'on lui inflige, du tort à jamais qu'on lui fait. Cette constante humiliation, qui la mériterait ? Cette atroce persévérance !

Boue si méprisée, je t'aime. Je t'aime à raison du mépris où l'on te tient.

De mon écrit, boue au sens propre, jaillis à la face de tes détracteurs !

Tu es si belle, après l'orage qui te fonde, avec tes ailes bleues !

Quand, plus que les lointains, le prochain devient sombre et qu'après un long temps de songerie funèbre, la pluie battant soudain jusqu'à meurtrir le sol fonde bientôt la boue, un regard pur l'adore : c'est celui de l'azur agenouillé déjà sur ce corps limoneux trop roué de charrettes hostiles, – dans les longs intervalles desquelles, pourtant, d'une sarcelle¹ à son gué² opiniâtre la constance et la liberté guident nos pas.

Ainsi devient un lieu sauvage le carrefour le plus amène, la sente la mieux poudrée.

La plus fine fleur du sol fait la boue la meilleure, celle qui se défend le mieux des atteintes du pied ; comme aussi de toute intention plasticienne. La plus alerte enfin à gicler au visage de ses contempteurs.

Elle interdit elle-même l'approche de son centre, oblige à de longs détours, voire à des échasses.

Ce n'est peut-être pas qu'elle soit inhospitalière ou jalouse ; car, privée d'affection, si vous lui faites la moindre avance, elle s'attache à vous.

Chienne de boue, qui agrippe mes chausses et qui me saute aux yeux d'un élan importun !

Plus elle vieillit, plus elle devient collante et tenace. Si vous empiétez son domaine, elle ne vous lâche plus. Il y a eu elle comme des lutteurs cachés, couchés par terre, qui agrippent vos jambes ; comme des pièges élastiques ; comme des lassos.

Ah comme elle tient à vous ! Plus que vous ne le désirez, dites-vous. Non pas moi. Son attachement me touche, je le lui pardonne volontiers. J'aime mieux marcher dans la boue qu'au milieu de l'indifférence, et mieux rentrer crotté que Grosjean comme devant ; comme si je n'existais pas pour les terrains que je foule... J'adore qu'elle retarde mon pas, lui sais gré des détours à quoi elle m'oblige.

Groupements de textes complémentaires dont 2 textes sélectionnés pour la lecture linéaire

Des textes de BAUDELAIRE : « la boue et l'or »

• « Alchimie de la douleur », « Spleen et Idéal », *Les Fleurs du Mal*, Edition de 1861

L'un t'éclaire avec son ardeur,

L'autre en toi met son deuil, Nature !

Ce qui dit à l'un : Sépulture !

Dit à l'autre : Vie et splendeur !

Hermès¹ inconnu qui m'assistes
Et qui toujours m'intimidas,
Tu me rends l'égal de Midas²,
Le plus triste des alchimistes ;

Par toi je change l'or en fer
Et le paradis en enfer ;
Dans le suaire³ des nuages

Je découvre un cadavre cher,
Et sur les célestes rivages
Je bâtis de grands sarcophages.

1. Hermès : Hermès Trismégiste, nom donné par les Grecs au dieu égyptien Thot, fondateur de l'alchimie et des sciences occultes (hermétisme). 2. Midas : roi de la mythologie grec qui avait le don de pouvoir transformer tout ce qu'il touchait en or, même son eau et sa nourriture. 3. Suaire : linceul, drap mortuaire.

• **Projet d'épilogue** pour la 2^{nde} édition *des Fleurs du Mal*, 1861

Tranquille comme un sage et doux comme un maudit,
...J'ai dit :

Je t'aime, ô ma très belle, ô ma charmante...

Que de fois...

Tes débauches sans soif et tes amours sans âme,
Ton goût de l'infini

Qui partout, dans le mal lui-même, se proclame...

Tes bombes, tes poignards, tes victoires, tes fêtes,

Tes faubourgs mélancoliques,

Tes hôtels garnis,

Tes jardins pleins de soupirs et d'intrigues,

Tes temples vomissant la prière en musique,

Tes désespoirs d'enfant, tes jeux de vieille folle,

Tes découragements ;

Et tes jeux d'artifice, éruptions de joie,

Qui font rire le Ciel, muet et ténébreux.

Ton vice vénérable étalé dans la soie,

Et ta vertu risible, au regard malheureux,

Douce, s'extasiant au luxe qu'il déploie...

Tes principes sauvés et tes lois conspuées,

Tes monuments hautains où s'accrochent les brumes.

Tes dômes de métal qu'enflamme le soleil,

Tes reines de théâtre aux voix enchanteresses,

Tes tocsins, tes canons, orchestre assourdissant,

Tes magiques pavés dressés en forteresses,

Tes petits orateurs, aux enflures baroques,

Prêchant l'amour, et puis tes égouts pleins de sang,

S'engouffrant dans l'Enfer comme des Orénoques¹,

Tes anges, tes bouffons neufs aux vieilles défroques.

Anges revêtus d'or, de pourpre et d'hyacinthe,
Ô vous, soyez témoins que j'ai fait mon devoir
Comme un parfait chimiste et comme une âme sainte.

Car j'ai de chaque chose extrait la quintessence,
Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or.

1. Orénoque : fleuve d'Amérique.

• **Notes nouvelles sur Edgar Poe, 1857**

Je ne veux pas dire que la poésie n'ennoblisse pas les mœurs, — qu'on me comprenne bien, — que son résultat final ne soit pas d'élever l'homme au-dessus du niveau des intérêts vulgaires ; ce serait évidemment une absurdité. Je dis que, si le poète a poursuivi un but moral, il a diminué sa force poétique ; et il n'est pas imprudent de parier que son œuvre sera mauvaise. La poésie ne peut pas, sous peine de mort ou de défaillance, s'assimiler à la science ou à la morale ; elle n'a pas la Vérité pour objet, elle n'a qu'elle-même.

• **Projet de préface pour la 2nde édition des *Fleurs du Mal*, 1861**

Des poètes illustres s'étaient partagés depuis longtemps les provinces les plus fleuries du domaine poétique. Il m'a paru plaisant, et d'autant plus agréable que la tâche était plus difficile, d'extraire la beauté du Mal.

Des réflexions et témoignages :

• Arthur RIMBAUD (1854-1891), « Délires » II, *Une saison en enfer*, 1873

Alchimie du verbe

À moi. L'histoire d'une de mes folies.

Depuis longtemps je me vantaïs de posséder tous les paysages possibles, et trouvais dérisoires les célébrités de la peinture et de la poésie moderne.

J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires ; la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs.

Je rêvais croisades, voyages de découvertes dont on n'a pas de relations, républiques sans histoires, guerres de religion étouffées, révolutions de mœurs, déplacements de races et de continents : je croyais à tous les enchantements.

J'inventai la couleur des voyelles ! – A noir, E blanc, I rouge, O bleu, U vert. – Je réglai la forme et le mouvement de chaque consonne, et, avec des rythmes instinctifs, je me flattai d'inventer un verbe poétique accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens. Je réservais la traduction.

Ce fut d'abord une étude. J'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges.

• Octavio PAZ (1914-1998), *L'Arc et la Lyre*, 1956

La création poétique est d'abord une violence faite au langage. Son premier acte est de déraciner les mots. Le poète les soustrait à leurs connexions et à leurs emplois habituels : séparés du monde informe du langage parlé, les vocables à nouveau sont uniques, comme s'ils venaient de naître. Le second acte est le retour du mot : le poème se convertit en objet de participation. Deux forces antagonistes habitent le poème : l'une d'attraction et de déracinement, qui arrache le mot au langage ; l'autre, de gravité, qui l'y fait revenir. Le poème est création originale et unique, mais il est aussi récitation, participation et communion. Le poète le crée ; les hommes, en le récitant, le recréent. Poète et lecteur sont deux moments d'une même réalité, s'alternant sur un mode qu'il n'est pas inexact d'appeler cyclique. Leur relation engendre l'étincelle : la poésie.